

Traduction Nathalie Bru

Texte Tom Cooper

Traduction Valérie Le Plouhinec

KREWE

a novel

KREWE

Roman

Les Formosiens éclosent au crépuscule. Les termites volants, une tempête impressionnante s'abattant sur la ville, l'envol dans la brume de millions d'insectes réveillés de leur sommeil souterrain par les premières chaleurs du printemps. Ils grouillent autour des réverbères victoriens, des néons des bars, des lampes tempêtes. Cherchent avec acharnement la lumière, heurtent les vitrines des restaurants, leurs têtes chitineuses comme une neige lourde sur le verre. Tous les ans, à la Nouvelle-Orléans, les termites sortent aux alentours de la Fête des Mères, tous les ans après la première vague de chaleur du printemps. C'est à ça que ceux qui font le service – pas qui « bossent dans les services », moins encore qui sont dans « les industries de service » – savent que l'été, l'été véritable, est arrivé. Pas en se fiant au mois du calendrier, ni à la température, mais grâce à l'éclosion des termites.

The Formosans hatch at dusk. The flying termites, a great besieging storm, millions of insects awoken by the early spring heat from their subterranean slumber and taking flight in the gloaming. They swarm around the Victorian streetlamps, the neon bar signs, the gas lanterns. Striving toward the light they strike restaurant windows, chitinous heads like sleet on glass. Every year in New Orleans the termites come out around Mother's Day, every year after the first heat wave of spring. That's how service---it's not "I work in service," much less "I'm in the service industry"--- knows summer, true summer, has arrived. Not the month on the calendar, not the temperature, but when the termites hatch.

Les Formose naissent au crépuscule. Les termites volants, vaste orage conquérant, des millions d'insectes arrachés à leur torpeur souterraine par la chaleur du début de printemps qui prennent leur envol à la tombée de la nuit. Ils s'agglutinent autour des réverbères victoriens, des enseignes de bars au néon, des lanternes à gaz. Attirés par la lumière, ils percutent les vitres des restaurants, et leurs têtes chitineuses crépitent comme du grésil sur les carreaux. Tous les ans, à la Nouvelle-Orléans, les termites sortent aux environs de la fête des mères, tous les ans après la première vague de chaleur du printemps. C'est ainsi que l'accueil – on ne dit pas « je travaille dans le service », et encore moins « dans l'hôtellerie-restauration » – sait que l'été, le véritable été, est arrivé. Pas en regardant le calendrier, ni en se fiant aux températures, mais à l'éclosion des termites.

Et l'été, à la Nouvelle Orléans, c'est l'enfer sur terre quand on fait le service, comme Siobhan et Ivy.

C'est vendredi soir et, installées au balcon du premier étage du Harry's bar, elles écluent des vodkas tonic, histoire de prendre des forces pour la longue nuit qui les attend. Elles sont serveuses au Shamrock, une gargote à fruits de mer dans le Quartier Français. « Les termites sont arrivés en cargo », raconte Ivy d'une voix forte, pour que les vacanciers assis à la table voisine entendent. « Des touristes, quoi. Des touristes malotrus. Débarqués du Pacifique Sud pendant la seconde guerre mondiale. »

Quelques instants plus tôt, quand la première vague noire a déferlé sur la rue, les clients se sont tous rués à l'intérieur. Tous sauf Siobhan, Ivy et, pour une raison ou pour une autre, le couple entre deux âges de la table voisine. Des touristes, ça se voit : les sandales à velcro de l'homme, les chaussettes tubes blanches, le bob mou vissé sur son crâne, le T-shirt débile de la femme – « Occupy Bourbon Street », un poivrot affalé contre une poubelle – et ses colliers de perles bariolées

And summers in New Orleans are hell on earth if you're service, like Siobhan and Ivy.

It's Friday evening and they're on the second-story balcony of Harry's bar, swilling vodka tonics to fortify themselves for the long night ahead. They're waitresses at The Shamrock, a seafood restaurant of ill repute in the French Quarter. "The termites came in on a cargo ship," Ivy says, loudly so the tourists at the neighboring table will overhear. "Tourists you could say. Rude tourists. From the South Pacific during the Second World War."

A moment ago, when the first dark wave of insects rolled down the street, all the patrons scrambled inside for shelter. Everyone except Siobhan, Ivy, and for some reason this middle-aged couple at the neighboring table. Tourists, you can tell. The man's Velcro sandals with white tube socks, his floppy bucket hat. The woman's imbecilic t-shirt---"Occupy Bourbon Street," some wino leaning rubber-limbed against a garbage can---and her necklaces of parti-colored Mardi Gras beads.

Et l'été à la Nouvelle-Orléans, c'est un enfer sur Terre quand on est dans l'accueil, comme Siobhan et Ivy.

C'est vendredi soir, et elles sont sur le balcon à l'étage de chez Harry's, en train de s'envoyer des vodkas-tonics pour prendre des forces avant la longue nuit qui les attend. Elles sont serveuses au Shamrock, un restaurant de fruits de mer mal famé du quartier français. « Les termites sont arrivés à bord d'un cargo, dit Ivy, assez fort pour être entendue par les touristes de la table d'à côté. En touristes, quoi. Des touristes mal élevés. Venus du Pacifique Sud pendant la Seconde Guerre mondiale. »

Il y a un instant, quand la première des sombres vagues d'insectes a déboulé dans la rue, les clients sont rentrés en masse s'abriter à l'intérieur. Tous sauf Siobhan, Ivy et, allez savoir pourquoi, ce couple entre deux âges assis à la table d'à côté. Des touristes, ça se voit tout de suite. Les grandes chaussettes blanches du type dans ses sandales à Velcro, le bob informe qu'il a sur la tête. Le tee-shirt imbécile de la bonne femme – « Occupy Bourbon Street », avec un poivrot aux jambes molles

<p>de Mardi Gras. Personne dans le coin ne porte ce genre de perles en dehors de la saison du carnaval. Personne.</p>	<p>Nobody local wears those beads unless it's carnival season. Nobody.</p>	<p>appuyé contre une poubelle – et ses colliers Mardi Gras en perles colorées. Personne dans le coin ne porte ça en dehors de la saison du carnaval. Personne.</p>
<p>Peu importe qui sont ces gens, le mari a appelé a serveuse d'un claquement de doigt. Comme un chien.</p>	<p>Whoever they are, these people, the husband snapped his fingers at the waitress. Like she was a dog.</p>	<p>En tout cas, le mari claque des doigts pour appeler la serveuse. Comme si c'était un chien.</p>
<p>Maintenant, Ivy dit : « Ces saletés croient que la ville leur appartient. »</p>	<p>Now, Ivy says, "Little fuckers think they own the city."</p>	<p>Et voilà Ivy qui dit : « Ces petites saloperies, elles se croient en terrain conquis. »</p>
<p>Un termite se pose sur la tempe de Siobhan, un autre sur son poignet. Elle les écrase d'une pichenette.</p>	<p>A termite lands on Siobhan's temple, another on her wrist. She swats the bugs off her skin.</p>	<p>Un termite s'abat sur la tempe de Siobhan, un autre sur son poignet. Elle s'en débarrasse à coups de claques.</p>
<p>« Putain de touristes dégoûtants, fait Ivy. Ils entrent partout, dans tes fringues. Ta maison, ta voiture. »</p>	<p>"Little dirty tourists," says Ivy. "Get in your clothes. Your house, your car."</p>	<p>« Ces sales petits touristes, continue Ivy. Ils se foutent dans vos fringues. Dans les maisons, les bagnoles. »</p>
<p>Nonchalamment, elle attrape un termite qui s'est posé sur le col de son chemisier blanc – l'uniforme traditionnel du service – et l'envoie valser d'une chiquenaude par-dessus le balcon.</p>	<p>Nonchalantly she picks a flying termite from the collar of her white blouse---standard service attire--and flicks it off the balcony.</p>	<p>Nonchalamment, elle en décolle un du col de sa chemise blanche – la tenue standard dans l'accueil – et le jette du balcon.</p>
<p>« On y va », dit Siobhan. Chaque fois, Ivy joue des provocatrices, et chaque fois, Siobhan s'efforce</p>	<p>"Let's go," says Siobhan. Ivy always instigates these conflicts, and Siobhan always tries to quash</p>	<p>« Partons », dit Siobhan. C'est toujours Ivy qui déclenche ce genre de conflits, et Siobhan qui</p>

<p>de désamorcer le conflit. C'est leur routine, leur numéro. Ivy n'a pas vingt-cinq ans, elle peut encore se permettre l'insouciance. Siobhan, dix ans de plus et mère célibataire ? Pas vraiment.</p> <p>« Et les termites canadiens, insiste Ivy. Facile de distinguer les termites canadiens des termites du Pacifique sud. Les termites canadiens ont vraiment de drôles de fringues. »</p> <p>Le mari tourne brusquement la tête, les traits déformés par la fureur. « C'est quoi votre problème, petite dame ?</p> <p>_ Petite dame », glousse Ivy.</p> <p>Siobhan, gênée, vide son verre d'un trait.</p> <p>« Je vois bien à quoi vous jouez, dit l'homme.</p> <p>_ À bavarder ? » fait Ivy.</p> <p>Le type se lève d'un bond, faisant crisser les pieds de sa chaise contre le béton. Il jette sa serviette bouchonnée sur la table avec humeur. Saisit le poignet de sa femme, qui se lève à son tour.</p>	<p>them. It's their routine, their shtick. Ivy is in her early twenties, still able to afford recklessness. Siobhan, ten years older and a single mother? Not so much.</p> <p>“And the Canadian termites,” Ivy says. “You can tell the Canadian termites from the south Pacific ones. The Canadian termites wear really weird clothing.”</p> <p>The husband whips his livid face around, teeth showing. “What’s your problem, lady?” he asks.</p> <p>“Lady,” Ivy chuckles.</p> <p>Siobhan, embarrassed, knocks back the rest of her drink.</p> <p>“It’s obvious what you’re trying to do,” the man says.</p> <p>“Talk?” Ivy says.</p> <p>The man shoots up from his seat, the legs of his chair shrieking against concrete. He hurls his wadded napkin at the table. He grabs his wife’s hand and she gets up.</p>	<p>tâche de les désamorcer. C'est leur habitude, leur numéro. Ivy n'a pas vingt-cinq ans, elle peut encore se permettre d'être insolente. Siobhan, dix ans de plus et mère célibataire ? Pas trop, non.</p> <p>« Et les termites du Canada, n'en parlons pas, continue Ivy. On les reconnaît facilement des termites du Pacifique Sud. Les termites canadiens sont sapés n'importe comment. »</p> <p>Le mari, livide, tourne vivement la tête et montre les dents. « Elle a un problème, la demoiselle ? demande-t-il.</p> <p>— La demoiselle », se marre Ivy.</p> <p>Siobhan, gênée, finit son verre cul-sec.</p> <p>« Je vois bien ce que vous essayez de faire, dit le type.</p> <p>— Parler ? »</p> <p>Il se lève si brutalement que les pieds de sa chaise raclent le béton. Il jette sa serviette en boule sur la table. Prend la main de sa femme, qui se lève aussi.</p>
--	--	--

« Va te faire foutre, connasse », lance-t-il en fusillant Ivy du regard.

Ivy n'essaie pas de dissimuler la joie mauvaise dans son regard, ni dans sa voix. Tandis que les touristes s'éloignent, elle lance, « Vous avez fait quoi pour les vacances ? Oh, on est allés à la Nouvelle Orléans. On a traité des inconnues de connasses. Qu'est-ce qu'on a rigolé. »

Oui, c'est officiellement l'été à la Nouvelle Orléans.

**

Bert Castle. On le croise dans le quartier, la démarche désarticulée, comme s'il était perclus d'hémorroïdes, une bonne bouille de poivrot rougie par la couperose, le gars bedonnant en chemise cubaine et pantalon de toile qui traîne la patte dans les rues du Quartier Français. Les touristes le prennent souvent pour quelqu'un qu'ils connaissent. *Eh, c'est pas, comment il s'appelle déjà ? L'acteur rigolo, là ?* Et même à eux, surtout à eux, il dit bonjour en passant. « Bonjour, chérie. » *Bonjow chawwie* : il est du coin, c'est sûr, cet

"Fuck you, cunt," says the man, glowering at Ivy.

There's no disguising the wicked mirth in Ivy's eyes, her voice. To the tourists' backs she says, "What did you do on your vacation? Oh, we went to New Orleans. Called random strangers cunts. Whole bunch of fun."

Yes, it's officially summer in New Orleans.

*

Bert Castle. You see him around the neighborhood, his out-of-whack walk, his hemmoroidal gait, his kindly drinker's face flushed with rosacea, the paunchy man wearing the guayaberas and chinos gimping along the streets of the French Quarter. Tourists often mistake him for somebody they know. *Hey, is that the what's-his-name guy? The funny guy actor? And even if you're a tourist, especially if you're a tourist, he says hello when he passes. "Good morning, darling," he says. Good mawnin' dawlin': definitely*

« Je t'emmerde, connasse », lance-t-il avec un regard assassin.

Impossible de ne pas voir l'étincelle de joie mauvaise dans les yeux d'Ivy, dans sa voix. Dans leur dos, elle dit encore : « Et vous avez fait quoi, pour les vacances ? Oh, on est allés à la Nouvelle-Orléans. On a traité des filles de connasses. Qu'est-ce qu'on s'est marrés ! »

Oui, l'été est officiellement commencé à la Nouvelle-Orléans.

Bert Castle. On le croise dans le voisinage, avec sa démarche détraquée, sa claudication hémorroïdaire, sa face d'ivrogne joviale et fleurie de couperose, ce bonhomme ventru en chemise guayabera et pantalon chino qui se traîne dans les rues du quartier français. Les touristes le prennent souvent pour quelqu'un qu'ils connaissent. *Eh, c'est pas machin-chose, là, comment il s'appelle, déjà ? L'acteur rigolo ?* Et même quand on est touriste, surtout quand on est touriste, il dit bonjour en passant.

accent. Comme un accent du New Jersey, mais avec le côté noueux du sud, le côté bourbeux du Golfe du Mexique. Autre chose qui évoque l'Europe.

Tous les serveurs connaissent son visage. Certains savent son nom. Mendiants, maquilleurs et mimes installés sur les trottoirs, musiciens des rues et des restaurants, portiers, plongeurs, barmen, cuistots, strip-teaseuses, rabatteurs, diseuses de bonne aventure, guides de la ville fantôme, conducteurs de cyclo-pousses.

« Eh, Monsieur Bert, comment va ? »

— Eh, chérie.

— M'sieur Bert, z'avez vu un peu qui les Saints ont recruté dans l'équipe ?

— Oh vingt dieux, chérie, comment va ? », lance Bert, qui ralentit le pas, s'incline sans s'arrêter et sort son mouchoir couleur crème – un Perlis, un mouchoir du coin – pour s'essuyer le front d'un geste coquet.

D'autres encore connaissent son histoire, qui fait partie du folklore du Vieux Carré.

Oh, lui. C'est le proprio du Shamrock. Non, tu

local, that accent. Like a New Jersey accent, but with burl of the south in it, the muddiness of the Gulf. Something else European.

Service recognized his face. Some knew him by name. The panhandlers, buskers, face-painters, mimes, doormen, waiters, dishwashers, bartenders, line cooks, strippers, bouncers, cover band musicians, tarot readers, ghost tour guides, pedicab cyclers.

“Hey, Mr. Bert, how you?”

“Hey, Darlin’.”

“Mr. Bert, you hear who the Saints drafted?”

“Oh, shit, how you, darlin’,” Bert would say, slowing but still moving, bowing slightly, fishing out his cream-yellow handkerchief---Perlis---and wiping his forehead in a courtly way.

Others still knew his history, part of Vieux Carre folklore.

Oh, him. That's the guy who owns the

« Bonjour, *darling* », dit-il. *Dawlin'* : franchement local, son accent. Un peu comme un accent du New Jersey, mais avec la rondeur du sud, le côté vaseux du Golfe. Et autre chose d'européen.

L'accueil connaissait sa trogne. Certains l'appelaient par son nom. Les mendiants, les musiciens de rue, les peintres sur visages, les mimes, les portiers, les serveurs, les plongeurs, les barmen, les cuistots, les strip-teaseuses, les videurs, les imitateurs de chanteurs morts, les tireuses de cartes, les guides de visites hantées, les chauffeurs de vélo-taxi.

« Salut m'sieu Bert, comment ça va ? »

— Salut, *darlin'*.

— M'sieu Bert, vous avez vu la nouvelle recrue des Saints ?

— Oh, merde, comment qu'ça va, *darlin'* ? » répondait Bert, ralentissant mais sans s'arrêter complètement, s'inclinant légèrement, pêchant dans sa poche son mouchoir jaune crème – un Perlis – pour s'éponger le front avec dignité.

D'autres encore connaissaient son histoire, qui faisait partie du folklore du Vieux Carré.

Oh, lui ! C'est le proprio du Shamrock. Non, c'es

veux dire Molly's. Molly's a le trèfle irlandais sur la devanture, mais là, c'est le nom du restaurant.

Shamrock, en toutes lettres. Même s'il en manque quelques-unes sur l'enseigne. Un vrai trou à rats.

Sympa, le bonhomme. La plupart du temps. Mais tous les trente-six du mois ? Si quelque chose lui fait péter un plomb ? Boum ! Il fait pas semblant !

Ce soir, Bert n'a pas encore atteint le premier carrefour en sortant de chez lui que la sueur a déjà collé sa chemise cubaine à son dos. Les termites grouillent autour des réverbères en nimbent furieuses. Un tue-mouches électrique grésille avec zèle dans une cour quelque part. Autant d'indices qu'un été brutal s'annonce. Pas encore la Fête des mères et déjà la Nouvelle-Orléans étouffe sous une chape de plomb. Comme un couvercle hermétique posé sur un bocal à cyanure.

Il passe à hauteur d'un homme statue entièrement recouvert de peinture à la bombe argentée. Vêtements, bras, jambes, visage, rien n'est oublié. Assis sur une poubelle, l'homme mange un Muffaleta.

« Sacré sandwich, commente Bert.

Shamrock. No, you thinking Molly's. Molly's got the shamrock for a sign, but the Shamrock's just says Shamrock. Some of the letters missing. Real shithole. Nice guy. Most of the time. But once a blue moon? Something lights his fuse? Boom. I mean holy shit.

Tonight, before he's walked a block from his townhouse, Bert's guayabera shirt is stuck to his back with sweat. Termites swarm in frenzied coronas around the streetlights. A bug zapper sizzles ceaselessly in someone's courtyard. All signs that a brutal summer is on the way. Not even Mother's Day and already New Orleans is smothered under a mantle of heat. Like a lid sealing over a killing jar.

He passes a street performer spray-painted silver. Clothes, arms, legs, face, every inch. He's sitting on top of a trashcan chewing a mufallata sandwich.

“Now that's a sandwich,” Bert says to the man.

au Molly's que vous pensez. Il y a bien un trèfle irlandais sur l'enseigne du Molly's, mais sur le Shamrock, c'est juste écrit Shamrock. Sauf qu'il manque des lettres. Un vrai boui-boui. Sympa, ce type. La plupart du temps. Mais une fois de temps en temps ? Quand il pète les plombs ? Boum. Putain, c'est quelque chose.

Ce soir, il n'a pas parcouru cent mètres en sortant de sa maison de ville que la sueur lui colle déjà sa *guayabera* dans le dos. Les essaims de termites couronnent frénétiquement les lampadaires. Un piège électrique grésille sans relâche dans une cour. Autant de signes qu'un été impitoyable se prépare. Ce n'est pas encore la fête des mères, et la Nouvelle-Orléans étouffe déjà sous un manteau de chaleur. Comme un couvercle sur le bocal à cyanure d'un entomologiste.

Il passe devant un artiste de rue entièrement peint à la bombe argentée. Sur les vêtements, les bras, les jambes, le visage, partout. Assis sur une poubelle, le type est en train de manger un sandwich *mufallata*.

« Eh ben, ça, c'est du sandwich, lui lance Bert.

<p>_ Ça c'est sûr », répond l'homme, en levant le pouce.</p> <p>Plusieurs termites se sont posés sur son visage, et deux fois plus sur son sandwich. L'homme argenté poursuit son repas sans en faire cas.</p> <p>« Presque aussi grand que toi.</p> <p>_ Ouais, mon gars. »</p> <p>Bert esquive un tas de crottin de cheval sur la chaussée, ses mocassins claquent en cadence sur les pavés.</p> <p>Une odeur de fleurs, capiteuse et désagréable, stagne dans l'air du soir. Dans un mois, la puanteur de poubelles et d'égouts sera intenable. Un enfer. Mais pour l'heure, au printemps, la Nouvelle Orléans sent la pute trop parfumée.</p> <p>Au coin de Royal, Bert croise l'agent de la police montée. « Billy, passe au Shamrock un de ces jours pour le midi, hein ? C'est la maison qu'invite. Je m'occupe de tout.</p> <p>_ Et comment, monsieur Bert ! » répond l'agent.</p>	<p>“No shit,” says the man, giving Bert a silver thumb's up.</p> <p>Several termites crawl on the man's face, twice as many on his sandwich. The silver man goes on eating without compunction.</p> <p>“Almost big as you.”</p> <p>“Okay, man.”</p> <p>Bert sidesteps a mound of horse manure in the street, his loafers tick-tocking neatly on the cobbles.</p> <p>The heady reek of flowers hangs in evening air. In another month the garbage-andsewage stink of the Quarter will be overwhelming. Hellish. But now, in spring, New Orleans smells like an overperfumed whore.</p> <p>Bert passes the horse mounted police officer on the corner of Royal. “Billy, you come to the Shamrock of these days for lunch, you hear? On the house. I got you covered.”</p> <p>“You bet, Mr. Bert,” says the officer.</p>	<p>— Un peu, mon neveu », répond le gars en levant son pouce argenté.</p> <p>Plusieurs termites se promènent sur son visage, et encore deux fois plus sur son sandwich. L'homme argenté continue son repas sans s'en formaliser.</p> <p>« Presque aussi gros que vous.</p> <p>— C'est ça, vieux. »</p> <p>Bert contourne un petit tas de crottin sur la chaussée, et le <i>tic-toc</i> de ses mocassins résonne agréablement sur les pavés.</p> <p>Une entêtante odeur de fleurs flotte dans l'air du soir. Encore un mois, et la puanteur de poubelles et d'égouts du quartier engloutira tout. L'enfer. Mais à cette époque de l'année, au printemps, la Nouvelle Orléans sent la putain trop parfumée.</p> <p>Bert arrive en vue de l'agent de la police montée du coin de Royal Street.</p> <p>« Billy, vous venez déjeuner au Shamrock un de ces jours, vous m'entendez ? C'est moi qui régale.</p> <p>— J'y compte bien, monsieur Bert », répond le</p>
--	---	---

<p>D'un geste, Bert désigne le cheval. « Et emmène ta chérie. Elle aussi, je m'occuperai d'elle. »</p> <p>Bert longe le Love Act, un club de strip-tease, puis le magasin de tapis anciens, la boutique vodou. Il entend Barney, le guide de la ville hantée, qui raconte aux touristes, « l'endroit a été fondé par des voleurs, des assassins et des sauvages. La France a envoyé ici sa mauvaise graine parce que Paris était surpeuplée. Allez donc bâtir la colonie, pas question d'aller crever nous-mêmes dans ces nobles marécages. Alors ils ont envoyé la lie de la société faire le boulot à leur place. » Une rengaine, qui fait partie de son petit cinéma. Puis, désignant Bert du menton, « Comme ce gars, juste à. »</p>	<p>Bert points at the horse. "Bring your girlfriend too. I got her covered."</p> <p>Bert passes the Love Acts strip club, the antique rug store, the voodoo shop. He passes Barney the ghost tour guide, who's telling a group of tourists, "This place was founded by thieves and murderers and heathens. France sent the criminals over here from Paris because the city was too crowded. You build the colony, we're not going to die in that untrammled bog. Heck no. So, they got all the lower class folks to do their bidding." A beat, part of the cornball routine. Then, pointing his chin at Bert, "Like this guy right here."</p>	<p>flic.</p> <p>Bert indique son cheval. « Et amenez votre copine. C'est moi qui régale aussi. »</p> <p>Il passe ensuite devant le club de strip-tease Love Acts, le magasin de tapis anciens, la boutique de vaudou. Il dépasse Barney le guide de visites fantômes, qui est en train de baratiner un groupe de touristes : « Cette ville fut fondée par des voleurs, des assassins et des mécréants. La France envoyait ici ses criminels parce qu'il y avait trop de monde dans Paris. Allez-y, construisez la colonie, vous : on ne va quand même pas aller mourir dans ce marigot sauvage. Du coup, ils faisaient faire leurs quatre volontés par les pauvres gens. » Un court silence, prévu dans ce numéro bien rodé. Puis, pointant le menton vers Bert. « Comme celui-là, là. »</p>
<p>Et Bert, comme toujours : « J'ai fait quoi, moi ? »</p> <p>La foule glousse.</p> <p>En s'éloignant, Bert entend : « Si par chance, vous apercevez un fantôme ce soir, il aura probablement l'aspect d'une tâche lumineuse transparente en suspension dans l'air. Un globe.</p>	<p>And Bert, as always, "What'd I do?"</p> <p>The crowd chuckles.</p> <p>As Bert walks away, he hears, "If you're lucky enough to see a ghost tonight, then it'll probably look like a floating transparent blob of light. Orbs. Spherical. That's what you call a phantasmagoric</p>	<p>Et Bert, comme toujours : « Qu'est-ce que j'ai fait, moi ? »</p> <p>Des rires fusent dans le groupe.</p> <p>En s'éloignant, Bert entend encore : « Si vous avez la chance de voir un fantôme ce soir, il aura probablement la forme d'une boule de lumière</p>

<p>Sphérique. C'est ce qu'on appelle des entités fantasmagoriques. Et ces entités sont généralement douées de sensations. »</p> <p>Lorsque Bert passe à hauteur du magasin de cigares cubains, Manny le salue. Il fume un maduro. Luis, son rouleur, fume à côté de lui. « C'est pas vrai ce qu'on dit M'sieur Bert, si ? » lance Luis.</p> <p>Manny lui adresse un regard de reproche. Bert s'arrête. « Quoi ? »</p> <p>Pendant une seconde, Bert ne bouge pas. Manny et Luis non plus, ils fument.</p> <p>Puis Bert comprend. « Que je ferme ? D'où tu tiens ça ? »</p> <p>Manny se colle le cigare entre les lèvres et lève les mains.</p> <p>Manny se tourne vers Luis, le rouleur. Plus jeune, râblé, les joues grêlées par l'acné. « Où c'est que t'as entendu ça, Luis ?</p> <p>_ Des gars. Derrière le bar, au Dungeon.</p> <p>_ Tu te fous de ma gueule ?</p> <p>_ Pourquoi je me foutrais de votre gueule, Monsieur Bert ? »</p>	<p>entity. And usually these entities are sentient beings.”</p> <p>When Bert passes the Cuban cigar shop, Manny says hello him. He's smoking a maduro. Luis his roller smokes beside him. “It ain't true, id it, Mr. Bert?” Luis says.</p> <p>Manny looks chidingly at Luis. Bert stops. “True what?” For a second Bert just stands there.</p> <p>So do Manny and Luis, smoking. Bert realizes. “Closing? Who said that?”</p> <p>Manny plugs his cigar in his mouth and holds up his hands.</p> <p>Manny looks at Luis the roller. Younger and stocky, acne-scarred cheeks. “Luis, you hear it from?”</p> <p>“Guys. Bar backs, the Dungeon.” “You fucking with me?” “Why'd we fuck with you, Mr. Bert?”</p>	<p>flottante, transparente. Une orbe. Sphérique. C'est ce qu'on appelle une entité fantasmagorique. Et en général, elles sont douées de sens. »</p> <p>Lorsqu'il passe devant la boutique de cigares cubains, Manny le salue. Il est en train de fumer un maduro. Luis, son rouleur, fume aussi à côté de lui « C'est pas vrai, hein, m'sieu Bert ? » dit ce dernier, s'attirant un regard réprobateur de Manny.</p> <p>Bert s'arrête. « Quoi donc ? » Pendant une seconde il reste planté là sans rien dire.</p> <p>Manny et Luis aussi, fumant toujours. Bert comprend soudain. « Que je ferme ? Qui a dit ça ? »</p> <p>Manny se colle son cigare dans le bec et lève les mains.</p> <p>Il regarde Luis le rouleur. Jeune et râblé, les joues grêlées de cicatrices d'acné. « Luis, de qui tu tiens ça ?</p> <p>— Des types. Qui bossent avec les barmen, au Dungeon.</p> <p>— Vous vous foutez de moi ?</p> <p>— Pourquoi on se foutrait de vous, m'sieu</p>
--	---	--

Bert secoue la tête. Siffle entre ses dents. « Pfff, ces vieilles biques à Gallatoire's, elles raconteraient n'importe quoi tant qu'elles ont des cocktails. Dites que vous allez fermer et d'ici à l'heure du dîner, ça sera peut-être bien la vérité.

— C'est pas faux, ça, M'sieur Bert », reconnaît Luis.

Manny acquiesce à son tour.

Bert s'éloigne en les saluant de la main.

Une fois qu'il est hors de portée de voix, Manny dit à Luis : « Il s'est sacrément remis à picoler, à ce qu'il paraît.

— Imaginez un peu votre femme comme ça. »

Manny secoue tristement la tête. « Ça me rendrait dingue. »

**

Pédalant sur leurs Schwinn's bringuebalantes, Siobhan et Ivy descendent Magazine Street, à contre-courant de la bourrasque de termites. Il fait nuit noire maintenant, et les insectes grouillent en dix fois plus grand nombre autour des réverbères.

Bert shakes his head. Hisses. "Old biddies at Gallatoire's run their mouths about anything long as there's cocktails. Say you gonna close and by dinner time it might as well be the truth."

"True that, Mr. Bert," Luis says.

Manny also agrees it's true.

Bert waves goodbye and moves along.

Once Bert is out of earshot, Manny says to Luis, "I heard he's drinking hard again."

"Imagine fine your wife like that."

Manny shakes his head sadly. "Lose my mind."

*

Siobhan and Ivy pedal their rickety Schwinn's down Magazine Street against the driving sleet of termites. Now it's full dark and the insects have multiplied tenfold, swarming the streetlights. For protection Siobhan turquoise-tinted swimming

Bert ? »

Bert secoue la tête. Pousse un soupir sifflant. « Ces pipelettes de chez Gallatoire déblatèrent n'importe quoi du moment qu'il y a des cocktails. Suffit de dire que vous allez fermer, et à l'heure du dîner ça vaut pour une vérité.

— C'est pas faux, m'sieu Bert », dit Luis.

Manny est d'accord.

Bert fait au revoir de la main et poursuit son chemin.

Une fois qu'il est trop loin pour entendre, Manny dit à Luis : « Paraît qu'il s'est remis à picoler dur.

— Imaginez, trouver vot' femme comme ça. »

Manny secoue tristement la tête. « M'rendrait dingue. »

Siobhan et Ivy pédalent sur leurs vieux Schwinn dégingués dans Magazine Street, à contre-courant du blizzard de termites. Il fait maintenant nuit noire et la concentration d'insectes a décuplé, au point d'obscurcir les lampadaires. Siobhan se protège

<p>L'armure de Siobhan : des lunettes de piscine bleu turquoise et un foulard en soie qu'elle a noué sur le bas de son visage comme un bandit ; celle d'Ivy : des lunettes d'aviateur et un petit masque de souris en plastique retenu par un élastique. Avec, pour protéger leurs cheveux des insectes, des bonnets de douche.</p> <p>Elles savent qu'elles ont l'air de deux folles et elles s'en foutent.</p> <p>« J'ai été trop méchante, tu crois ? » lance Ivy, la voix étouffée par le masque. Elle ralentit le temps que Siobhan la rattrape. Elles traversent le Central Business District. Des gratte-ciel industriels en verre fumé, d'affreuses statues municipales en béton couvertes de fiente d'oiseaux. Les gaz d'échappement des bus et des taxis, des bribes décousues de musique filtrant par les fenêtres entr'ouvertes.</p> <p>« Probablement, répond Siobhan.</p> <p>_ Ce trouduc a claqué des doigts pour appeler la serveuse.</p> <p>_ J'étais là, je l'ai entendu.</p> <p>_ Oh, je vois. C'est moi la connasse. Non, qu'il aille se faire foutre. »</p>	<p>goggles and a silk neck scarf wrapped bandit-style around her mouth, Ivy aviator sunglasses and a little plastic mouse mask strapped to her head with elastic string. And they both wear shower caps to keep bugs out of their hair.</p> <p>They know they look insane. Not that they give a fuck.</p> <p>“Was I too mean?” Ivy asks, voice muffled behind the mask. She slows so she coasts parallel with Siobhan. They're in the Central Business District. Industrial high-rises of smoked glass, ugly municipal statuary of bird-limned concrete. The exhaust of city busses and taxis, tatters of music drifting out of cracked windows.</p> <p>“Probably,” Siobhan says.</p> <p>“Dickhead snapped his fingers at the waitress.”</p> <p>“I was there. I heard him.”</p> <p>“Oh, I see. I'm the asshole. No, fuck that guy.”</p>	<p>avec des lunettes de piscine couleur turquoise et un foulard en soie remonté façon bandit sur la bouche, Ivy avec des lunettes noires d'aviateur et un petit masque de souris en plastique, attaché avec un élastique. Et toutes les deux sont coiffées d'une charlotte de douche pour préserver leurs cheveux des insectes.</p> <p>Elles savent qu'elles ont l'air de deux folles. Et n'en ont rien à foutre.</p> <p>« J'ai été trop salope ? » demande Ivy, dont la voix est étouffée par son masque. Elle ralentit pour rouler en parallèle avec Siobhan. Elles se trouvent dans le Central Business District. Gratte-ciels industriels en verre fumé, statuaire municipale hideuse en béton repeint par les oiseaux. Les gaz d'échappement des bus et des taxis, des bribes de musique sortant par des vitres fêlées.</p> <p>« Sans doute, répond Siobhan.</p> <p>— Il a claqué des doigts pour appeler la serveuse, c'te tête de nœud.</p> <p>— J'y étais. J'ai entendu.</p> <p>— Ah d'accord, je vois. Et c'est moi la connasse Non, je l'emmerde, ce mec. »</p>
--	---	---

Siobhan se dit qu'à présent le bonhomme va passer sa colère sur quelqu'un d'autre. Mais elle se tait.

Devant elles, trois voitures de flics aux gyrophares allumés projettent dans la nuit des feux rouges et bleus dignes d'un film d'horreur. La foule s'agglutine, tenue à distance par un cordon de police. Leurs ombres dansent sur le bitume, un cabaret macabre.

Siobhan et Ivy s'engagent sur la chaussée défoncée d'une ruelle obscure, éclairée par les rares réverbères dont les ampoules n'ont pas grillé. Une rue comme il y en a tant à la Nouvelle-Orléans. La rue d'un pays du tiers-monde. Serrées les unes contre les autres le long du trottoir, les étroites maisonnettes en bois rongées par les termites pourrissent et s'écroulent, beaucoup sont plongées dans le noir, abandonnées. Certaines ont brûlé, victimes de Katrina, écales carbonisées de charpentes noircies, carcasses squelettiques étouffées par la vigne vierge.

And now the man will take out his aggravation on someone else, Siobhan thinks. But she doesn't say it.

Ahead is a trio of cop cars, their rack lights spinning red and blue like a slasher flick. Spectators are thronged, held at bay by a cordon of cops. Their shadows jig and jerk on the pavement, a ghoulish cabaret.

Siobhan and Ivy detour down a narrow side street, many of its streetlights burned out, its tarmac cracked with ankle-deep potholes. Just like any other street in New Orleans. A third-world country street. Huddled right up the sidewalk, yardless, the termite-riddled shotguns are slumped with rot, many dark and abandoned. Some are burned down, casualties of Katrina, charred husks of blackened timber, skeletal carcasses smothered in creeper vine.

Et maintenant, il va se passer les nerfs sur quelqu'un d'autre, pense Siobhan. Mais elle garde ça pour elle.

Elles tombent alors sur un trio de voitures de police, dont les barres de gyrophares clignotent en rouge et bleu comme dans les films d'horreur. Les badauds forment un attroupement, tenu à distance par un cordon de flics. Leurs ombres tressautent sur la chaussée : un cabaret de goules.

Siobhan et Ivy font un détour par une petite rue étroite où la plupart des lampadaires sont grillés, à la chaussée fendillée, pleine de nids de poule profonds jusqu'à la cheville. Une rue comme les autres à la Nouvelle-Orléans. Une rue de pays du tiers-monde. Blotties le long du trottoir, privées de jardin, les maisonnettes en bois mangées aux termites s'affaissent sous l'effet de la pourriture ; beaucoup sont plongées dans le noir, à l'abandon. Certaines ont brûlé, victimes de Katrina, coquilles vides calcinées, en bois noirci, squelettiques carcasses suffoquant sous la vigne vierge.

Siobhan et Ivy longent un terrain envahi par les herbes folles, seul un perron en brique indique qu'une maison s'y dressait jadis. Le côté est marqué d'un graffiti orange fluo : DEMANDEZ LA LUNE. Une flèche tremblotante pointe vers le ciel. Assis sur la plus haute marche, un vieux noir longiligne, en jean et T-shirt, souffle des notes atonales dans un piccolo.

Alors qu'elles passent à sa hauteur, l'homme s'interrompt pour lorgner le cul d'Ivy et les suit du regard tandis qu'elles s'éloignent.

« Bon Dieu ! », s'exclame-t-il, assez fort pour être entendu. « Comment ça va, poupée ? »

Les hommes adorent Ivy. Sa peau pâle et sa flamboyante chevelure rousse, sa poitrine plantureuse et son cul généreux. Ils aiment ses santiags et ses shorts en jean, ses jambes de statue grecque. Tous les bons restaurants de la Nouvelle Orléans l'ont virée, certains deux fois, quelques-uns plus que ça, parce que tout le monde – même les filles, même Siobhan – est un peu amoureux d'Ivy.

They pass a weedy lot, a brick stoop the only evidence that a house once stood here. The side of the stoop is graffitied in neon orange: THE SKY'S THE LIMIT. A wavery arrow points up. A rangy old black man in jeans and t-shirt sits on the top step, blowing atonal notes on a piccolo.

As they pedal by the man stops his playing and stares at Ivy's ass, head tracking as they roll along.

"Good God," he says, meaning to be heard. "How you, baby?"

Men love Ivy. Her pale skin and flaming red hair, her buxom breasts and ass. Men love her cowboy boots and jean shorts, her Hellenic legs. She's been fired from every reputable restaurant in New Orleans, from some of them twice, from a few of them several times, because everyone---even the girls, even Siobhan--- is a little in love with Ivy.

Plus loin, un terrain vague plein d'herbes folles, où seul un perron en brique indique qu'il y a eu un jour une maison. Sur le côté du perron, un graffiti orange fluo : LE CIEL EST LA LIMITE. Une flèche ondulante pointe vers le haut. Un vieux Noir longiligne en jean et tee-shirt, assis sur la plus haute marche, souffle des notes sans suite dans un piccolo.

Tandis qu'elles passent en pédalant, l'homme cesse de jouer pour contempler les fesses d'Ivy, sa tête pivotant pour suivre leur avancée.

« Nom de Dieu, lâche-t-il assez fort pour être entendu. Ça va, chérie ? »

Ivy attire énormément les hommes. Son teint pâle et sa flamboyante chevelure rousse, son cul et ses seins généreux. Ils adorent ses bottes de cowboy et ses shorts en jean, ses jambes helléniques. Elle s'est fait virer de tous les restaurants réputés de la Nouvelle-Orléans, et même deux fois de certains, voire plus de quelques-uns, parce que tout le monde – même les filles, même Siobhan – est un peu amoureux d'elle.

Elles ne tardent pas à rencontrer un autre obstacle sur leur chemin, un groupe de trente à quarante personnes cette fois, des Noirs, massés dans la rue devant un immeuble. Ils tiennent des votives serrées entre leurs doigts, leurs vacillantes et minuscules, une constellation vue de loin. En arrivant à hauteur du bâtiment, Siobhan et Ivy posent le pied à terre. Des peluches et des bouquets en chintz, comme on en gagne dans les fêtes foraines en jetant des balles de ping-pong dans des aquariums boule, sont suspendus à la balustrade. Il y en a des douzaines, roses, violets, verts. Le petit bout de jardin aussi est couvert de nounours et de bouquets de fleurs en plastique.

Siobhan tire sur le foulard qui lui couvre la bouche, remonte ses lunettes de piscine sur son front. Ici, loin de la lumière, les insectes sont moins nombreux.

« Un meurtre », murmure Ivy à l'oreille de Siobhan. Elle contemple la maison faiblement éclairée, qui se reflète en double exemplaire dans les verres de ses lunettes d'aviateur.

« Justice pour Shalaine », crie un jeune Noir,

Soon they come to another roadblock, this time a group of thirty or forty people, black, standing in the street before a tenement apartment house. They clutch votives, little wavery pinpricks of light, a constellation from a distance. When they reach the tenement Siobhan and Ivy heel their bikes to a halt. The apartment's balustrade is hung with stuffed animals, chintzy toys you'd win for throwing Ping-Pong balls into goldfish bowls at the fairgrounds. Dozens upon dozens, pink and purple and green. The little patch of yard is also crowded with teddy bears and nosegays of plastic flowers.

Siobhan pulls the scarf from her mouth, perches her swimming goggles on her forehead. Here, out of light's reach, the insects are fewer.

"Murder," Ivy says into Siobhan's ear. She watches the dimly lit house, its reflection twinned in the lenses of her aviators.

"Justice for Shalaine," yells a young black man,

Elles ne tardent pas à être de nouveau arrêtées, cette fois par un groupe de trente ou quarante personnes, noires, debout dans la rue devant un HLM. Ces gens tiennent dans leurs mains des chandelles votives, minuscules points de lumière vacillants, une constellation, vu de loin. Arrivées à la hauteur de l'immeuble, elles arrêtent leurs vélos. Le garde-corps du balcon est décoré d'animaux en peluche, le genre de jouets à deux sous que l'on gagne en jetant des balles de ping-pong dans des bocaux à poissons rouges à la fête foraine. Il y en a des dizaines et des dizaines, roses, violets, verts. L'étroit jardinet est également bourré de nounours et de bouquets de fleurs en plastique.

Siobhan retire le foulard de sa bouche, remonte ses lunettes de piscine sur son front. Là, à l'écart de la lumière, les insectes sont moins nombreux.

« Un meurtre », lui glisse Ivy à l'oreille. Elle observe la bâtisse chichement éclairée, dont le reflet se dédouble dans ses lunettes d'aviateur.

« Justice pour Shalaine », crie un jeune Noir

<p>des dreadlocks dépassant de sa casquette des New Orleans Saints. Ses joues anguleuses sont mouillées de larmes, sa voix déchirée par le chagrin.</p> <p>« Justice pour Shalaine », reprend un autre. Puis un autre, suivi d'une femme, de sorte que bientôt, ils sont une douzaine à scander ces mots, cœur abîmé qui résonne avec monotonie contre la brique du bâtiment.</p> <p>« Justice pour Shalaine. Justice pour Shalaine. »</p> <p>Une Noire, maigre et jolie, en jean et débardeur, se jette sur le petit carré d'herbe qui fait office de pelouse. Elle martèle le sol de ses poings. Gémit. « Ma Shalaine, crie-t-elle. Jésus, tue-moi. Je veux mourir. Je veux juste retrouver ma Shalaine. »</p> <p>L'émotion est si brute. Siobhan ne veut pas y penser. Elle ne peut pas. Elle deviendrait folle si quelque chose arrivait à sa fille McKenzie.</p> <p>À cette simple idée, elle sent une boule brûlante se former dans sa gorge sous la menace des armes.</p>	<p>dreadlocks poking from under his New Orleans Saints cap. His craggy cheeks are wet with tears, his voice ragged with grief.</p> <p>“Justice for Shalaine,” joins another man. Then another. Then a woman, until a dozen are chanting in rhythm, a ragged chorus echoing flatly against tenement brick.</p> <p>“Justice for Shalaine. Justice for Shalaine.”</p> <p>A black woman, skinny and pretty in a halter-top and jeans, throws herself into the small patch of grass that is the lawn. She beats the ground with her fists. She wails. “My Shalaine,” she shouts. “Jesus, kill me. I just wanna die. I just wanna be with my Shalaine.”</p> <p>Such raw hearted emotion. Siobhan doesn't want to imagine. She can't imagine. She would go mad if anything ever happened to her daughter McKenzie.</p> <p>Just the idea makes her throat swell hotly with the threat of tears.</p>	<p>dont les dreadlocks dépassent sous sa casquette des New Orleans Saints. Ses joues anguleuses sont mouillées de larmes, sa voix éraillée de chagrin.</p> <p>« Justice pour Shalaine », renchérit un autre. Puis un autre encore. Puis une femme, jusqu'à ce qu'ils soient une douzaine à scander en rythme, un refrain rauque qui résonne durement contre la brique du HLM.</p> <p>« Justice pour Shalaine. Justice pour Shalaine. »</p> <p>Une femme noire, mince et jolie, en jean et débardeur, se jette à plat ventre dans le petit carré d'herbe qui fait office de pelouse. Elle frappe le sol de ses poings. Pousse des cris déchirants. « Ma Shalaine ! Jésus, tue-moi tout de suite. Je veux mourir, c'est tout. Je veux rejoindre ma Shalaine. »</p> <p>Une émotion nue, à cœur ouvert. Siobhan ne veut même pas imaginer. Elle ne peut pas imaginer. Elle deviendrait folle si jamais il arrivait quoi que ce soit à sa fille McKenzie.</p> <p>Rien qu'à y penser, sa gorge enfle et brûle sous la menace des larmes.</p>
--	---	--

--	--	--

